

Eloge des amitiés numériques

Accusée d'entretenir des liens non sincères, la sociabilité sur le Web offre au contraire des opportunités sociales et culturelles en se déployant auprès d'un cercle élargi

DOMINIQUE CARDON

Les « amis » de Facebook ne sont pas de vrais amis, aime-t-on penser. Mal connus, furtifs, peu fiables, ces amis en pixels ne seraient des amis qu'entre guillemets. Cette certitude commode nous conforte dans l'idée que, décidément, la vie numérique s'installe dans un autre lieu que le « réel », le seul théâtre possible pour des relations vraies et sincères. N'est-il pas paradoxal de chérir une conception exclusive et élective de l'amitié alors que nous constatons que nos existences sont aujourd'hui construites par la multiplicité de nos rencontres ? Nous faisons payer à nos « amis » Facebook la quête insatisfaite de relations sociales « pures ».

Ce culte de l'ami authentique est la solution que nous avons trouvée pour soustraire quelques rares élus du flux des relations sociales ordinaires de plus en plus soumises aux logiques du calcul, de l'accélération et de l'efficacité. Pour interpréter ce paradoxe, il faut rompre le partage si rassurant entre vie numérique et vie réelle. Car l'inquiétude sur l'authenticité de nos relations sépare beaucoup moins le réel et

le si mal nommé « virtuel », qu'elle ne traverse l'ensemble des pratiques contemporaines de sociabilité.

Les amitiés digitales et celles de la vie « réelle » sont étroitement enlacées. La conversation numérique ne fait, bien souvent, que prolonger des discussions, des plaisanteries ou des bavardages commencés avec la famille, les amis ou les collègues. Cependant, si les « amis » en ligne sont à peu de choses près les mêmes que les amis hors ligne, les enquêtes montrent que ce ne sont pas les rares liens amoureux et familiaux, ceux qu'on dit « forts », qui sont au cœur des échanges sur Internet. Les aveux les plus intimes ne s'exhibent guère. Et les réseaux sociaux signent moins la fin de la vie privée qu'ils ne sont le théâtre de nouvelles formes expressives dans lesquelles le personnel fait l'objet d'une mise en scène calculée.

Ce que les réseaux sociaux numériques transforment le plus dans l'organisation de la sociabilité des individus n'est ni le contact aventureux avec des inconnus ni l'échange intime avec les plus proches. C'est entre les deux, au sein du répertoire des « liens faibles », ces indispensables intermédiaires de la vie sociale, que se déploie la nouvelle sociabilité numérique : copains de toujours ou d'occasion, collègues, partenaires d'activités, amis d'amis, connaissances lointaines, utiles ou intéressantes, personnes qui comptent, qui ont compté ou dont on voudrait qu'elles comptent davantage...

Le Web des réseaux sociaux ouvre un espace désinhibé et moins contraignant qui donne à ces relations une nouvelle chance de se déployer. Les participants y stockent les contacts comme autant de souvenirs, d'opportunités ou de potentialités. Ils y exposent des traits choisis de leur existence, partagent ce qui les intéresse ou les amuse, se conseillent ou se séduisent, commentent ou critiquent le monde qui les entoure, cherchent à se faire remarquer ou à ne pas se faire oublier. A sa manière, ludique, exhibé et curieuse, Facebook ne fait que reproduire l'espace social des relations quotidiennes où le calcul, la frime et l'intérêt n'ont jamais cessé de côtoyer l'entraide, le don et le partage. Mais il permet aussi d'étendre cette sociabilité de proximité vers la périphérie des relations plus « faibles », celles qui, moins assurées et moins accessibles, s'évaporent sans retour possible dans la vie hors ligne.

Les classes supérieures, et c'est ce qui les caractérise, ont toujours eu un carnet d'adresses plus riche, plus diversifié, plus cosmopolite que celui des classes populaires dont les relations sont à la fois plus réduites et plus locales. Qu'un généreux sens de l'amitié accompagne les multiples services auxquels donne accès un capital social étendu n'a jamais heurté ceux qui ont toujours fait du réseau un instrument de

réussite et de bien-être. Or il n'est pas anodin que ce soit justement ceux qui ont toujours su adroitement entretenir leur capital social sur l'air du plus grand désintéressement qui se mêlent de mépriser les pratiques calculées et insincères des nouveaux entrants dans l'ère du *social networking*.

Pourquoi faudrait-il négliger les relations périphériques lorsqu'elles adviennent en ligne ? Comment ne pas voir que les réseaux sociaux

Comment ne pas voir que les réseaux sociaux numériques offrent à ceux qui n'ont pas les mêmes ressources de mobilité la possibilité de rendre leur vie plus excitante ?

numériques offrent à ceux qui n'ont pas les mêmes ressources de mobilité la possibilité de rendre leur vie plus excitante ? La conversation numérique avec les liens faibles décroïsonne l'espace relationnel des individus. Elle leur permet d'échapper, même si c'est dans des marges très limitées, aux assignations identitaires et à la tyrannie des liens forts. Elle ouvre la fenêtre sur certaines opportunités sociales et culturelles en périphérie de leur cercle d'affinité.

Il ne fait guère de doute que, comme toute conversation détendue entre proches, la plupart des échanges sur Facebook paraissent souvent futiles, conformistes ou narcissiques. Mais, comme l'a montré le « printemps arabe », il suffit de porter dans la conversation ordinaire des aspirations, des curiosités ou des désirs nouveaux, pour que de liens faibles émergent un mouvement collectif. Aussi le risque qu'ouvre la nouvelle sociabilité numérique est-il sans doute moins d'introduire de l'inauthenticité dans les relations sociales que de creuser encore l'écart entre ceux qui savent jouer avec leurs identités dans la conquête de nouveaux liens et ceux qui restent enclavés dans des relations de proximité qui les immobilisent. ■

Dominique Cardon, sociologue, a publié « La Démocratie Internet. Promesses et limites » (Seuil-République des idées, 2010) et, avec Fabien Granjon, « Médiactivistes » (Presses de Science Po, 2010).

VOIX



Anousheh Karvar, l'étoffe d'un chef à la CFDT

Portrait | Après avoir animé la section de son syndicat à la Bibliothèque nationale de France, cette syndicaliste atypique a pris de l'envergure. Trésorière et secrétaire nationale de la confédération, elle fait partie de l'équipe rapprochée de François Chérèque

BERTRAND BISSUEL

Au sein de la CFDT, ils sont quelques-uns à considérer qu'elle a l'étoffe d'un secrétaire général. Un permanent haut placé soupçonne même certains de ses camarades de vouloir la mettre en avant pour succéder à François Chérèque, l'actuel patron de la centrale syndicale. En juin 2010, pendant le congrès de la confédération à Tours, c'est elle qui avait recueilli le score le plus élevé lors de l'élection des membres du bureau national : 97,13% des voix. Anousheh Karvar sera-t-elle la seconde femme, après Nicole Notat, à prendre les rênes de la CFDT ? « C'est une fausse piste, assure l'intéressée. Ce n'est ni ma vocation ni ma prétention. » D'ailleurs, il y a déjà un candidat adoubé pour remplacer M. Chérèque : il s'appelle Laurent Berger.

Mais le simple fait que le nom de la trésorière confédérale soit également évoqué donne une idée de l'envergure prise par cette intellectuelle exigeante et atypique dans la galaxie cédétiste.

Anousheh Karvar est née en Iran en 1961. Son père est ingénieur et sa mère sans profession. Ils inscrivent leur fille au lycée Razi de Téhéran, un établissement franco-iranien situé à quelques pas de leur domicile. Anousheh Karvar y apprend le français – qu'elle maîtrise aujourd'hui dans les moindres nuances, avec un très léger chantonement dans la voix. « C'était l'une des élèves les plus brillantes que j'ai eues en mathématiques », raconte Claude Michellet, l'un de ses enseignants à l'époque, aujourd'hui directeur de l'académie de Paris. Elle était en demande de connaissances et se montrait ouverte aux questions de société. »

En 1985, elle quitte l'Iran pour des raisons qu'elle ne souhaite pas dévoiler, laissant entrevoir des « épreuves personnelles ». Elle s'envole pour la France. « J'ai dû tout recommencer à zéro. » Elle entre en faculté d'histoire, à Paris-VII, et se fait embaucher par la Cimade, le service œcuménique d'entraide, où elle donne des cours de français à des réfugiés et à des demandeurs d'asile tout en s'occupant de leur orientation professionnelle. Là, elle croise la route du Père Christian Delorme,

auquel elle laisse le souvenir d'une femme « énergique, souriante ».

Ses études supérieures sont denses : une année passée à l'université Irvine en Californie, une thèse de doctorat sur « la formation des élites scientifiques et techniques étrangères à l'école polytechnique aux XIX^e et XX^e siècles ». En 1992, elle rejoint l'établissement public de la Bibliothèque de Fran-

A la BNF, elle est à la pointe de la lutte lorsque les personnels se mettent en grève

ce, chargé de piloter la réalisation de ce nouvel établissement dans le 13^e arrondissement de Paris. Après avoir passé le concours de conservateur, elle devient chef du service Histoire des sciences-Sciences fondamentales. Cette période est impor-

tante dans sa vie de militante : elle contribue à la création d'une section CFDT au sein de la BNF et en devient la responsable.

Elle est à la pointe de la lutte lorsque les personnels se mettent en grève, durant l'automne 1998, pour dénoncer les pannes informatiques à répétition et des conditions de travail dégradées. « On avait l'impression qu'elle emportait tout sur son passage, se rappelle Pierre Dadu (CGT). Elle avait un charisme important et le verbe haut. » « C'est quelqu'un de tenace, d'intelligent », ajoute Jean-François Besançon (FSU), même s'il ne partage pas sa propension « à faire des compromis pour ne pas tout perdre ».

Les responsables de la CFDT-cadres, qui l'avaient remarquée durant ce conflit, l'entrèrent au début des années 2000. Dans cette organisation, elle est notamment chargée de diriger la revue *Cadres*, où elle fonde un comité d'orientation composé d'intellectuels et d'universitaires. Parmi eux, il y a la sociologue Dominique Méda, qui la trouve « très curieuse, très ouverte, très à l'écoute des différences et des sujets émergents ». Mais à la base de la CFDT, certains



adhérents trouvent qu'elle manque parfois un peu de chaleur.

Aujourd'hui, Anousheh Karvar est l'une des huit secrétaires nationales de la confédération – l'équipe rapprochée de M. Chérèque. On lui a confié un épais portefeuille : la formation initiale et continue, les relations avec le monde associatif et avec les intellectuels, la politique du logement, etc. Cela fait beaucoup, mais elle parle de chacun de ses sujets avec conviction. ■